Le Cinémateur
un regard sur le monde

ECRAN TOTAL

12 au 25 FEVRIER 2020

INDIANARA

2019 Brésil Réalisé par Aude Chevalier-Beaumel et Marcelo Barbosa 1h24
Film documentaire
Sortie le 27 novembre 2019

Indianara est le titre du film mais avant tout le prénom d'une femme pour qui tout est question d'amour, d'amitié et de solidarité. En suivant cette militante transgenre, les cinéastes nous plongent dans une vie de combat, où chaque jour il s'agit de tenir face à la répression, au mépris. Cet engagement permanent est mené par une communauté transgenre brésilienne qui n'a pour seules armes que son indignation, son amour fraternel, sa détermination. Ici les corps, filmés sans fausse pudeur, s'assument, résistent, jamais ne se résignent. Ils nous font découvrir de fragiles existences où la fierté de la différence devient aussi un espace de joie communicative. Si l'on exulte c'est pour trouver la force de vivre.

Toujours au plus près de ce qui se joue sous nos yeux, la caméra saisit cette vitalité sans évacuer l'affolante réalité qui sans cesse rattrape les individus. *Indianara* est un film où l'intimité déborde l'action politique. C'est une œuvre qui se donne à nous comme un manuel de survie en terrain hostile, comme un pamphlet d'une immense richesse poétique. C'est enfin la démonstration que partout où nos libertés sont assiégées, c'est encore en puisant au plus profond de nos différences que nous trouverons la force de construire un idéal commun.
Delphine Deloget-Jean-Louis Gonnet, Cinéastes ACID

Bien sûr, il y a Indianara, figure flamboyante en tête des manifs, la poitrine dénudée et scandant les droits de chacun à disposer de son corps, dénonçant les meurtres et les viols laissés impunis, appelant à une révolution qui serait emmenée par les travailleurs du sexe et la communauté LGBTI+. Une lutte menée depuis des années par Indianara et qui devient aujourd'hui une confrontation brutale avec la régression qu'impose un pouvoir totalitaire.

Il y a cette bande de personnes transgenres accueillies par Indianara dans une maison sans confort, un abri foutraque et cependant salutaire pour celles et ceux qui sortent de la précarité et échappent ainsi à la violence de la rue. La promiscuité ne laisse que peu d'espace à chacune, les corps se dénudent sans pudeur pour danser, se baigner ou faire la cuisine. Ils affichent avec aisance leurs singularités, ne cachent pas les marques qu'une vie dure a parfois imprimée dans les chairs. La caméra saisit les rires comme les disputes, les discussions inquiètes comme la détermination avec laquelle cette communauté affronte les vicissitudes et la répression.

Indianara veille sur son petit monde, en organise la bonne marche, joue autant de son autorité que de son humour pour y insuffler une joyeuse énergie. C'est alors qu'Indianara est vraiment belle, dans sa fragilité même. En la filmant dans la plus grande proximité, sans retenue et pourtant avec délicatesse, les cinéastes

nous obligent à regarder une personne débordant de fraternité aux côtés de celles et ceux qui lui ressemblent, des êtres différents, ses enfants qu'elle protège de l'iniquité d'une société qui va jusqu'à les assassiner. Indianara ne se laisse pas intimider, elle ne renonce pas, elle dénonce, elle provoque, elle est vivante et ce film nous la rend proche. *Pascal Privet ACID*

Le film suit la militante les deux années avant l'élection de Bolsonaro. Photo New Story

Indianara traîne une longue vie tumultueuse dans son sillage tempétueux. Elle quitte sa famille à 12 ans, change de sexe à 16, se prostitue, notamment à Paris, où, hébergeant des collègues, elle est arrêtée et condamnée pour proxénétisme aggravé, passant deux ans à Fleury-Mérogis avant d'être expulsée vers le Brésil avec interdiction de revenir. C'est à la faveur de ce come-back brésilien qu'elle devient une figure de l'activisme LGBT+, créant à Rio un lieu d'accueil, Casa Nem, où se réfugient jeunes gays expulsés par leur famille, trans malmenés par les flics ou la mafia…

Indianara est d'autant plus virulente qu'elle a elle-même subi des agressions régulières, tout particulièrement de la police brésilienne, pas connue pour son sens de la mesure. Elle a reçu des jets d'ammoniaque au visage, été attachée à un poteau et menacée d'un revolver sur la tempe le temps d'une séance de roulette russe où elle a bien cru mourir.

En 2016, elle parvient à se faire élire comme suppléante au conseil municipal de Rio sous l'étiquette du Parti socialisme et liberté (PSOL), qui finira par l'exclure en l'accusant d'exploitation sexuelle de mineurs. Elle a cependant continué à être soutenue par l'aile LGBT+ du PSOL, lequel jugeait à l'évidence Indianara

trop bruyante et radicale dans ses prises de parole, ce que montre d'ailleurs le docu que lui consacrent Aude Chevalier-Beaumel et Marcelo Barbosa, qui l'ont suivie pendant deux ans, entre l'expulsion de la Casa Nem et l'élection de Jair Bolsonaro.

On peut imaginer que la situation de grande précarité des protagonistes du film ne s'est pas améliorée depuis le triomphe du populiste imbécile, qui déclarait en avril : *«Le Brésil ne peut pas être le pays de tous les gays du monde. Nous avons des familles.»*Didier Péron

DU CORPS INTIME AU CORPS SOCIAL

Dans un Brésil dépourvu de musées et d'institutions prenant en charge l'Histoire de l'esclavage ou de la dictature, le récit des luttes émancipatrices s'inscrit singulièrement dans les corps et dans la rue, dans la culture populaire, dans la tradition orale. De ce point de vue, le film d'Aude Chevalier-Beaumel et Marcelo Barbosa a valeur de document, car il s'intéresse à une partie souvent méconnue de cette histoire sociale. Lorsque l'on voit apparaître Indianara à l'écran, seins nus, verbe haut, manifestant pour les droits de la communauté transgenre, on songe évidemment à Marianne. Devenue désormais iconique et pleinement consciente de l'être, Indianara s'inscrit dans l'histoire des minorités et des luttes LGBTI+ en faisant de son corps un outil politique. Retourner les stigmates, ces différences perçues de façon péjorative ou hostile*, les assumer et les revendiquer avec fierté, mais également occuper physiquement l'espace public dans une volonté de réappropriation citoyenne. La notion de corps-instrument de revendications ou a contrario de corps instrumentalisé revient ainsi régulièrement dans la bouche des protagonistes : « on va expulser ces corps [de la Casa Nem] », « ils ont utilisé nos corps pour les élections », « vous n'utiliserez plus nos corps pour vous promouvoir », etc. Le rapport au corps, central dans les combats d'Indianara et des occupantes de la Casa Nem, semble donner sa propre consistance au film : physique, charnelle, la caméra est à leurs côtés et rend hommage à leur beauté, qu'ils soient abîmés, puissants ou graciles. Les cinéastes, quant à eux, parlent volontiers de corps-musée au sujet d'Indianara elle-même. Ayant à coeur de partager son expérience, celle-ci accorde une importance fondamentale à la mémoire. Avec la complicité de la caméra, elle expose volontiers sa personne, témoignant par sa chair des luttes des communautés transgenres depuis des générations.*ACID*

* Erving Goffman, *Stigmate* (1963)

LE MONTAGE DU FILM, DE L'URGENCE À LA RESISTANCE

Si la première séquence d'*Indianara* nous alerte sans détour sur la situation critique des communautés transgenres du Brésil dont la vie est directement menacée, le film témoigne d'un esprit de résistance à toute épreuve, cherchant sans relâche la lumière en ces temps obscurs. Comme s'il fallait organiser le pessimisme et le transformer par l'action en un optimisme tenace. La structure du film semble elle-même reposer sur cette construction. Dans la première partie, d'un funeste constat, la déploration cède place à une lutte aux accents souvent joyeux : on songe aux préparatifs cocasses et un tantinet chaotiques

d'une manifestation, aux proverbiales disputes du couple Indianara-Mauricio ou bien à la célébration d'un non-Noël dans une piscine gonflable. Le point de bascule se situe au moment tragique de l'assassinat de la femme politique et militante Marielle Franco. La maison d'Indianara, d'abord présentée comme un îlot à l'abri du monde, deviendra forteresse en s'équipant de caméras de surveillance... Toute la deuxième partie du film se déploie alors autour des possibilités de résistance, sans cesse mises à l'épreuve avec l'arrivée au pouvoir de Jair Bolsonaro, qui est accueillie avec effroi et sidération par Indianara et sa communauté. Par le travail de montage, la narration passe ainsi constamment du drame à la joie ou à la révolte, reflet de la façon dont les cinéastes eux-mêmes ont vécu les événements durant ces deux années de tournage.

« Indianara » filme une Marianne des transgenres au Brésil

Entre 2016 et 2018, les réalisateurs Aude Chevalier-Beaumel et Marcelo Barbosa ont capté cette vie libre et sauvage, dans ses éclats et ses douleurs.

La caméra circule dans l'intimité de la Casa Nem, comme Nan Goldin photographiait ses proches dans les années 1990. Moments de deuil, départs de manifs, instants de fête : au détour d'une chanson, un ange pasolinien aux seins qui pointent se déhanche fabuleusement, pendant que d'autres s'activent aux fourneaux. *Clarisse Fabre - Le Monde*

3 questions à Aude Chevalier-Beaumel, réalisatrice du documentaire « Indianara »

Le film est traversé par une volonté de démocratiser tous les corps, transgenres ou non.

À Rio, il y a une dictature du corps parfait, refait, mais le topless est strictement interdit. Il nous semblait nécessaire de montrer des corps en transition, abîmés par la rue, l'alcool, la drogue, le sida… mais toujours libres et fiers. Après quelques jours aux côtés d'Indianara, les têtes baissées se redressent, les corps meurtris s'affirment et se libèrent. Nous avons toutes et tous besoin de cette révolution corporelle.

Aude Chevalier-Beaumel

Le film est traversé par une volonté de démocratiser tous les corps, transgenres ou non.

À Rio, il y a une dictature du corps parfait, refait, mais le topless est strictement interdit. Il nous semblait nécessaire de montrer des corps en transition, abîmés par la rue, l'alcool, la drogue, le sida… mais toujours libres et fiers. Après quelques jours aux côtés d'Indianara, les têtes baissées se redressent, les corps meurtris s'affirment et se libèrent. Nous avons toutes et tous besoin de cette révolution corporelle.

Il vous semblait important de filmer Indianara dans le quotidien de sa vie de couple ?

Sa relation avec Mauricio montre que des éducations différentes n'empêchent ni le dialogue ni l'amour. Son travail militant passe d'abord par lui, le macho conservateur, descendant d'esclavagistes. Ce couple, c'est le Brésil d'aujourd'hui : polarisé en apparence, il est pourtant capable de se mélanger, de se fréquenter et de s'aimer. Mauricio constitue aussi une porte d'entrée dans le film pour le public cisgenre, qui peut s'identifier à lui.

Quelles ont été les conséquences de l'élection de Jair Bolsonaro, qui survient en fin de film ? Indianara pensait passer le relais aux plus jeunes, mais la montée de la haine et de l'insécurité l'a convaincue de reporter sa retraite. Après l'élection de Bolsonaro, elle a tenté de mettre fin à ses jours, pour finalement revenir en première ligne. Elle a rassemblé ses forces et ses proches au sein d'une nouvelle organisation plus grande et plus structurée, exclusivement transgenre, afin de mieux faire face aux attaques.

Au Brésil, la convergence des luttes s'incarne dans une figure de l'identité transgenre. ***Indianara*** est un film lié à l'entre deux. Pas tant par le portrait que fait ce documentaire, d'une figure transgenre du militantisme au Brésil. Indianara Siqueira a résolu le problème depuis longtemps en s'assumant en tant que « femme avec une bite ». Sans doute un peu plus par le moment singulier où **Aude Chevalier Beaumel** et **Marcelo Barbosa** l'ont suivie, entre la présidence Temer et Bolsonaro. Autrement dit une bascule d'une période pas très bonne pour les libertés individuelle à celle pire d'un retour au conservatisme sévère.

C'est dans ce contexte que Siqueira a décroché un poste de suppléante à la mairie de Rio. Et autant dire que l'humeur n'est pas au carnaval depuis : en 2017, près de cent quatre-vingts transsexuels auraient été assassiné au Brésil. ***Indianara*** porte ce deuil de manière flamboyante, en continuant à manifester publiquement, se montrer fièrement en public. Mais aussi en gérant la Casa Nem, refuge pour LGBT menacé de fermeture.
Entre deux aussi pour le regard faisant des allers retours entre sphère publique et intime, reliées par un ADN du militantisme qui irrigue la vie d'Indianara, même quand elle voudrait s'arreter, passer le flambeau à une génération suivante.
Entre deux enfin derrière la caméra, tenue par un homme et une femme ; un brésilien et une française qui accordent leur violons pour justement ne pas les sortir dans un documentaire émouvant mais qui se doit d'être à la hauteur de la superbe leçon de dignité permanente qu'est Indianara Siqueira.
A.M. NOVA.FR